

PORTRAIT OLIVIER AMEISEN



Pour soigner son alcoolisme, ce cardiologue a remis en service un vieux médicament. Ce qui perturbe la faculté.

Après (dé)boire

Par LAURE NOUALHAT
Photo BRUNO CHAROY

Il n'est pas de tortiller : cet homme figure dans ces pages parce qu'il est alcoolique. Il n'écrit ni ses abstinences ni ses rechutes dans les magazines, il ne réalise pas de films, ni n'écrit d'ouvrages sur sa croisade antipicole. Il essaie simplement de convaincre. Grâce à un vieux médicament, le Baclofène, il est devenu complètement indifférent à la bouteille. Aussi simple que ça ? D'après ce qu'il dit, oui. Olivier Ameisen, ancien cardiologue à New York, pianiste talentueux, homme anxieux, pourrait bien révolutionner le traitement de l'alcool-dépendance. Il ne boit plus depuis huit ans, depuis qu'il s'est auto-administré du Baclofène quotidiennement. Après des années de tentatives pour décrocher, le médecin a testé ce myorelaxant, utilisé chez les épileptiques, et qui l'a « libéré », dit-il, « de l'envie compulsive de boire ». Grâce à lui, près de 50 000 patients seraient traités au Baclofène en France. Seul hic : officiellement, ce médicament ne sert pas à ça.

Olivier Ameisen nous rejoint dans une brasserie parisienne, durant la trêve des confiseurs. La période, faite de bulles et autres breuvages alcoolisés, s'apparente à un cauchemar pour ceux qui veulent décrocher. Pas pour lui qui commande un

simple Perrier rondelle. Sous une apparente douceur, Olivier Ameisen, regard bleu délavé, est en guerre. Tant que cette maladie ne sortira pas du champ de la psychiatrie et de la honte, il y consacrerait tout son temps. « On compte 2 millions de morts par an dans le monde, ça touche tous les pays, tous les niveaux sociaux. » L'alcool, son ancien allié, est devenu le combat de sa vie.

Comme beaucoup, Ameisen a commencé à boire pour gérer une anxiété maladive qui lui pourrit l'existence depuis l'enfance. Sa mère a miraculeusement survécu à Auschwitz, tandis que son père, engagé dans l'armée française pendant la guerre, a été expédié dans un camp de prisonniers en Pologne. Face à ces deux destins exceptionnels, les trois enfants n'ont d'autre choix que la voie de l'excellence. Le petit garçon doit impérativement rendre ses parents heureux, ne pas les abandonner, ni les décevoir. Pour lui, cette anxiété se double d'un fort sentiment d'imposture. Il réussit son bac alors qu'il n'est qu'un élève de seconde ? « C'est simplement parce que j'étais dans une école d'attardés, et parce que j'avais réussi à les berner. » Imbuvable et touchant à la fois.

Depuis l'âge de 7 ans, il joue du piano, comme son père, à l'oreille. Il hésite un temps à embrasser une carrière de musicien professionnel mais lors d'une audition chez le célèbre pianiste Arthur Schnitzler, il capitule car ce dernier lui

conseille de « perfectionner sa technique ». « C'est trop de travail, je serai médecin. » Qu'importe, ce choix ravit ses parents, eux qui lui serinent qu'il faut toujours se tenir prêt à émigrer : « Rien de mieux qu'un diplôme de médecin en poche. » Il entre au service de cardiologie du New York Presbyterian Hospital en octobre 1983. L'aventure américaine démarre, tout comme la plongée dans le whisky et la vodka.

Chez un ami new-yorkais qui l'invite régulièrement à dîner, il se met régulièrement au piano. Il a un succès fou, les convives réclamant sans cesse des morceaux. Une situation qui angoisse terriblement le médecin, qui trouve dans l'alcool – dont il déteste le goût – un anxiolytique idéal.

De soirées en angoisses, il boit comme un trou, tordillant son travail, ses relations amoureuses, ses amitiés. En 1997, un sevrage brutal l'envoie à l'hôpital. Il se croit naïvement tiré d'affaire. « Mon alcoolisme étant révélé, j'ai pensé : "On va me donner un remède et me guérir." » Il se trompe lourdement. En plusieurs années, il a tout tenté :

les médicaments, l'hypnose, les thérapies comportementales puis « rationnelles », qui considèrent l'alcoolisme comme une maladie que la volonté peut combattre. Il fraie avec les Alcooliques anonymes (AA), aux États-Unis puis en France. En vain. Dans son ouvrage *Le Dernier Verre*, il raconte des cultes d'anthologie dont la seule lecture suffit à donner la gueule de bois. Ses rechutes durent plusieurs jours, provoquent des trous noirs, des accidents divers et variés. Il trinque avec la mort en permanence et une grande partie de sa vie se dissout dans les limbes imbibées de sa mémoire. Il est persuadé que l'alcoolisme est la maladie de ceux qui ont « un ego démesuré doublé d'une piètre estime de soi ». Bien vu. Obsédé par sa maladie, le médecin cherche sans relâche une issue, d'autant qu'il a une intuition : l'alcoolisme en particulier et l'addiction en général se soignent. Par le biais d'un article envoyé par une amie, Ameisen entrevoit les possibilités du Baclofène, un médicament qui réduit, voire supprime le craving, ce moment qui peut durer vingt minutes ou une heure, durant lequel l'envie de consommer est impérieuse. Le docteur passe à l'action en devenant son propre cobaye. Il se rend en pharmacie, s'achète de grandes quantités de Baclofène et se les auto-administre à raison de 30 mg/jour et bien plus en cas d'anxiété. Au bout de quelques jours, en vacances avec des amis à Megève, il constate qu'il peut « regarder la bouteille » dans des bars ou à table, celle-ci ne lui parle plus. Il est devenu « indifférent » à l'alcool, ce qui lui demande beaucoup moins d'effort que l'abstinence laborieuse des alcooliques.

En décembre 2004, il publie un article scientifique sur son expérience. Il s'attend à être applaudi, mais c'est l'inverse qui se produit. Son traitement dérange parce qu'il pulvérise le dogme de l'abstinence. « Avec le Baclofène, vous pouvez boire un verre ou deux, mais vous n'avez pas envie de plus. » Une particularité qui constitue le graal de tout drogué : la consommation contrôlée. A la Fédération française d'addictologie (FFA), on lui reproche « de faire autant sa promotion personnelle que la promotion de son traitement ». Surtout, les addictologues réclament des essais cliniques. La FFA rappelle que, « concernant des problématiques aussi complexes que les conduites addictives, il faut se garder des tentations de recourir à des thérapies "magiques" ». Voilà pour la molécule miracle. « Comme si il fallait un miracle », balaise, las, le docteur Ameisen. Lui maintient qu'on peut soigner l'alcoolisme comme on soigne un ulcère. Cette fois, foin du sentiment d'imposture ou d'usurpation, il se réjouit, d'ailleurs, de donner sa première « conférence française » à l'hôpital Cochin, le 24 janvier. Aujourd'hui, il se dit heureux comme jamais. « Arrêter l'alcool, ce n'est rien. Découvrir la vie, c'est extraordinaire », confie ce fana de marches en montagne. « Sans ma souffrance, je n'aurais jamais connu le bonheur. Je croyais poésie et souffrance indissociables et ne pouvais m'empêcher de pleurer en écoutant Rachmaninov ou Barbara, en lisant Eluard ou Tolstoï. » Il ne pleure plus, puisqu'il ne boit plus. ◆

EN 8 DATES

25 juin 1953 Naissance à Boulogne (Hauts-de-Seine). **1968** Bac. **1969** Etudes de médecine. **1980-1981** Médecin à Matignon. **1983-2004** Cardiologue aux États-Unis. **Janvier 2004** S'administre du Baclofène. **Décembre 2004** Article scientifique dans *Alcohol and Alcoholism*. **24 janvier 2012** Conférence à l'hôpital Cochin.